L'

L'ENTENTE CORDIALE

PAR

J. B. CAUCHEMAR.



MONTRÉAL
EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

1875.

L'ENTENTE CORDIALE

PAR

J. B. CAUCHEMAR.



MONTRÉAL
EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

1875.

PROLOGUE.

C'était vers la fin de la seconde semaine de janvier. Je me trouvais à Montréal, faisant et recevant les visites ordinaires de la saison, avec plus ou moins de satisfaction. En bon campagnard, je n'aime guère la ville, et moins encore la tyrannie de son étiquette.

Un soir, après un dîner copieux, je me trouvais seul, me prélassant dans un large fauteuil près d'un

bon feu de cheminée, et me félicitant de cette solitude inaccoutumée.

Je songeais;

Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?

Tout à coup la porte de ma chambre s'ouvre brusquement, et un ami entre tout essoufflé : « Venez vite, dit-il, je viens vous chercher; il y a une réunion de journalistes à quelques pas d'ici. On vous attend pour ouvrir la séance, qui promet d'être intéressante; allons, venez-vous? »

J'accepte, et nous partons.

Arrivé au lieu indiqué, je trouve une dizaine de journalistes assis autour d'une longue table, et causant amicalement.

Immédiatement après mon entrée dans la salle, on procéda à la nomination d'un Président et d'un Secrétaire. Puis, il fut convenu qu'aucun membre de cette réunion ne pourrait parler plus de cinq minutes; que personne ne pourrait l'interrompre; et que l'entente cordiale règnerait pendant toute la durée de la séance.

Le Président, ayant pris le fauteuil, annonce que la séance est ouverte.

A l'appel nominal, chacun se lève et dit son mot.

Ce qui va suivre est un compte-rendu fidèle de cette réunion, probablement unique dans les annales du journalisme.

Comment et dans quel but cette réunion avait-elle

été convoquée ? Quels étaient les noms du Président et du Secrétaire ? Pourquoi l'appel nominal se fit-il par le nom du journal, et non par celui de l'éditeur ? Ce sont là autant de questions que je me proposais de faire, mais qu'il fallut renvoyer après la séance. J'appris, cependant, que le Président n'était point le rédacteur-en-chef du journal qu'il représentait ; mais quel était ce journal, et pourquoi le représentait-il ? encore deux questions renvoyées après la séance.

On verra plus loin si j'eus lieu d'être satisfait, d'être forcé d'attendre la réponse à toutes ces questions à la fin de la séance.

Voici dans quel ordre chacun fut placé, sans aucune contestation.

LE PRÉSIDENT.

A la droite.	A la gauche.
Le Courrier du Canada.	*Le Journal de Québec.*
Le Journal des T.-Rivières.	*L'Evénement.*
Le Franc-Parleur.	*Le Bien-Public.*
La Minerve.	*Le National.*
Le Canadien.	

LE SECRÉTAIRE.

II

LA SÉANCE.

Le Courrier du Canada :—C'est bien sincèrement que je dis : je crois, j'espère, j'aime.

Je crois que notre illustre race a reçu une mission de salut social à accomplir en Amérique.

J'espère qu'elle y sera fidèle, malgré quelques défections.

J'aime à rendre à César ce qui est à César ; et à Dieu ce qui est à Dieu.

J'y travaille avec ardeur et confiance, selon la mesure de mes forces ; et j'ose inviter mes confrères à en faire autant, afin de concourir tous ensemble aux desseins de la Providence sur notre cher pays. —Vive le Canada !

* * *

Le Journal des Trois-Rivières :—Avant tout, je cherche et je défends la VÉRITÉ toute entière. Je n'aime pas les journaux qui transigent avec l'erreur, et qui tiennent la vérité captive, ou l'adoucissent pour plaire aux partisans de l'erreur.

Je m'indigne de les entendre décorer cette défaillance du nom de prudente réserve.

Je méprise quiconque fait ainsi patte de velours avec nos ennemis, tandis qu'il dénigre sournoisement ses confrères plus francs et plus courageux.

Cette conduite déloyale est indigne de tout journal qui se pose comme défenseur des intérêts religieux et nationaux.

Quoiqu'ils en disent, ces journalistes ne sont que des catholiques-libéraux. Ils font un mal incalcu

lable en trompant nos bonnes populations, au sein desquelles ils font pénétrer ce libéralisme séducteur que le Grand Pie IX a maudit.

Ils sont la cause principale de notre déchéance de la haute position que nous occupions naguère, et de nos humiliations présentes.

Je suis déterminé à les démasquer et à les combattre, et j'espère que je ne serai pas le seul.—Vive Veuillot !

*
* *

La Minerve :—Dans ma longue carrière, j'ai dû, sans doute, me tromper quelquefois, et je n'hésite pas à le reconnaître. Je ne crains pas de dire que j'ai toujours cherché à défendre la cause nationale, si intimement liée à nos intérêts religieux.

Je méprise et je déteste la démagogie, et toute politique irréligieuse.

Je déplore la politique anti-nationale de certains journaux que je m'abstiens de nommer, dans la crainte de troubler l'entente cordiale qui vient d'être proclamée.

Toutefois, comme Doyenne de la presse française, on voudra bien me permettre quelques réflexions à ce sujet.

Personne ne déplore plus sincèrement que moi la lutte fratricide de ces dernières années, lutte qui a si notablement affaibli notre nationalité, et a fini par

mettre le pouvoir entre les mains de nos ennemis jurés.

Voici quelle en fut la cause principale.

A dater du jour où notre illustre chef, Sir George Cartier, fut si injustement dénoncé comme « *traître à la patrie*, » un nouveau parti se forma dans le but ostensible de le renverser, et de détruire tout le parti conservateur, qui avait pourtant rendu de si grands services à la cause nationale.

On sait que ce fut pour se venger des opinions professionnelles de Sir George, dans une cause étrangère à la politique, que le nouveau parti lui déclara une guerre à mort, de même qu'à tous ses partisans.

Or, la conséquence de cette politique insensée fut que ce parti, enfanté par la rancune et l'égoïsme, devint bientôt la dupe du parti *rouge–grit*.

Les chefs rouges s'empressèrent de faire la cour au chef du nouveau parti ; ils ne négligèrent aucune occasion de le flatter et de le cajoler habilement.

Ils se mirent à fréquenter assidûment le bureau central du nouveau parti, ayant l'air de venir consulter celui qui passait pour diriger le mouvement. Ils affirmaient qu'ils étaient loin d'être rouges, ou grits, ou annexionnistes ; qu'ils étaient dévoués à la cause nationale et religieuse ; qu'en réalité ils étaient des conservateurs sincères, quoique dégoutés des moyens corrupteurs employés par les chefs actuels pour se maintenir au pouvoir, en écartant les jeunes gens de talent dont on redoutait l'indépen-

dance et le désintéressement ; qu'ils déploraient la fausse politique du Ministère Cartier relativement à la question Manitoba—Brunswick, de même qu'ils étaient scandalisés des opinions de Sir George au sujet des nouvelles paroisses érigées par l'ordinaire de Montréal ; qu'enfin, ils étaient prêts à soutenir les chefs du nouveau parti pourvu qu'ils consentissent à admettre ceux des leurs qui s'engageraient à régler, conjointement avec eux, les grandes questions écartées par le Ministère actuel. Bref, ils firent tant et si bien qu'ils réussirent à lui persuader de s'allier à eux pour s'emparer du pouvoir après la chûte du Ministère conservateur.

Ici le Président interrompit la *Minerve* en lui faisant observer que les cinq minutes étant écoulées, il se voyait dans la pénible nécessité de lui retirer la parole. Sur quoi, le *Franc-Parleur* s'engagea à ne dire que quelques mots, si l'on voulait bien accorder à la *Minerve* encore cinq minutes. Le *Canadien* ayant pris le même engagement, cette proposition fut acceptée par un vote unanime. Le Président, en y mettant une grâce charmante, invita la *Minerve* à continuer les réflexions intéressantes qu'il avait eu le regret d'interrompre. Pour moi, dit-il, j'espère que personne ne doute du plaisir que j'éprouve de cette haute marque d'estime que mes confrères viennent de lui adresser si spontanément.

En conséquence, la *Minerve* reprit le fil de son discours.

L'amour propre, doublé d'un rare entêtement, fit croire à celui qui se posait comme chef de ce nouveau parti qu'il allait bientôt se trouver à la tête d'une nombreuse phalange de jeunes gens recrutés un peu partout, et dont le principal mérite était de renoncer à Cartier, à ses œuvres, et à ses pompes.

A l'entendre, il ne devait plus y avoir ni blancs, ni rouges, ni bleus en fait de politique. Il n'y aurait plus de parti conservateur, ni de parti rouge, ni aucun parti, mais seulement une puissante association nationale, composée de tous les hommes distingués des anciens partis dissous pour toujours, et refondus dans cette association incolore. Et ces hommes nouvaux, recrutés à la onzième heure, même dans les lieux jusque là suspects, sans chef avoué, sans noms politiques, sans drapeau, sans couleur, devait avoir pour principal organe le journal dont le génie inspirateur venait d'inaugurer cette étrange organisation politique !

Selon cet organe, cette vertueuse association avait pour but d'extirper la corruption du parti conservateur, et de régénérer le pays, en lui donnant des députés exempts de toute corruption, et dévorés du zèle patriotique le plus pûr.

Il emboucha donc la trompette, et à l'aide d'une bruyante réclame politico-religieuse, il parvint à se faire une certaine célébrité tapageuse.

Au son de cette trompette, un grand nombre de braves gens, jusque là dévoués au parti conservateur,

s'en détachèrent pour se mettre à la suite de ce guide trompé lui-même, puis trompeur à son tour, vraisemblablement sans s'en douter.

Or, qu'arriva-t-il ? à peu près ce qui arriva à Perrette, ou mieux encore au pauvre matou qui tirait les marrons du feu, sans se douter que le singe seul devait les croquer.

On dit que dans son chagrin de voir le nid, qu'il avait tant travaillé à construire, occupé par un autre, il redit sans cesse : — « *Sic vos non vobis nidificatis aves,* »—ce qui, du reste, est fort innocent quoique peu consolant.

Le *National* en pourrait dire long sur ce sujet.

Eh bien, Honorables confrères, cette politique de rancune et d'égoïsme sera la page la plus honteuse de notre histoire, en exhibant au grand jour la basse cupidité, l'ambition insatiable, la perfide défection, et la faiblesse de Dorion, Fournier, Geoffrion, Letellier et autres confrères *ejusdem farinæ*, qui sont devenus les vils instruments du fanatisme grit.

Elle menace d'une entière décadence notre nationalité, jusque là écoutée et respectée dans les conseils de notre Dominion.

Pour éviter une ruine complète, il faut nous hâter de reprendre la grande et solide politique des Lafontaine, Taché, Morin, Cartier, etc. C'est une question de vie ou de mort pour notre nationalité.

Sera-t-il donc dit que nos adversaires viendront

finalement à bout de réduire les descendants des fils de France à la condition de porte-faix, de manœuvres, et de scieurs de bois, comme ils s'en sont vantés ?

Tel fut donc le dénouement de cette intrigue issue de la rancune. Je dis intrigue ; car ce ne fut pas autre chose d'un bout à l'autre, et sa fin fut le plus ridicule *fiasco* qui soit encore arrivé à aucun parti politique en Canada.

On dit que son principal organe vient enfin d'ouvrir les yeux, et de reconnaître qu'il a fait fausse route et s'est fait mettre dans le sac. C'est bien tard ; mais enfin, vaut mieux tard que jamais.

Je me hâte de conclure.

Je repousse le libéralisme soit-disant catholique, comme une secte dangereuse condamnée par l'Auguste Chef de l'Eglise.

J'aime l'Eglise et ses incomparables institutions qui font notre gloire et notre force.

Je tiens à conserver les belles traditions de nos pères.

Je continuerai, Dieu aidant, à défendre toutes ces grandes choses, sans lesquelles nous cesserions bientôt d'exister comme peuple.—Vive notre Nationalité !

*
* *

Le Canadien :—Je ne puis qu'approuver hautement tout ce qui vient d'être dit par les honorables confrères qui m'ont précédé. Je les en félicite, et ils

peuvent compter que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour faire prévaloir ces sages et nobles idées dans la capitale de notre belle Province. — Vive Québec !

*
* *

Le Journal de Québec :—Je n'ai absolument rien compris à tout ce que je viens d'entendre. Toutes ces théories idéales ne m'intéressent aucunement ; mais, peu importe ; chacun son goût, et liberté pour tous.

Pour moi, je cultive la maxime « *ôte-toi de là, que je m'y mette,* » ou comme on dit vulgairement : au plus fort, la poche. En outre, je pratique la spéculation. sans dédaigner le péculat.

Je brille dans l'histoire des variations ; je puis dire que c'est mon fort.

Par là, « et quelques diables aussi me poussant, » je puis me vanter d'être monté très haut, voire même jusqu'au pinacle du temple Fédéral.

Que voulez-vous ; il faut être de son temps, et savoir hurler avec les loups, que diable !

C'est là mon *credo* politique.—Vive MacKenzie et Cie. !

*
* *

L'Evénement :—J'adore les immortels principes de 89, et je brûle mon meilleur encens sur l'autel du

catholicisme libéral. J'aime les petits crevés, et je ne rougis pas facilement des faits et gestes des Dames du demi-monde.

Cependant, par précaution, je songe à me faire hermite, quand je serai vieux. Si, par hasard, il m'arrive de mourir jeune, ma foi, vogue la galère !

Je me soucie médiocrement de la politique, mais il serait fastidieux de prétendre que je n'aime pas les honneurs et les dignités bien payantes.

Quoique j'aie mon petit grain d'ambition, cependant, je dois avouer, avec ma candeur ordinaire, que si je me résigne un jour à devenir Sénateur ou Gouverneur, ce sera par pur dévouement pour mon pays, que j'aime comme mon prochain. J'admire énormément mon honorable confrère qui vient de s'exprimer si gaillardement.—Vive le libéralisme !

***

Le National:—Autant j'aime la gaudriole, autant je déteste le fanatisme et la superstition qui avilissent mes compatriotes.

Croire à l'Eglise, serait indigne d'un homme de mon importance, qui a figuré à *Exeter Hall.*

Comme mon maître Voltaire, je désire « écraser l'infâme. »

Aussi, salir la sacristie, exécrer la curie romaine, diffamer l'éducation cléricale, profaner le cimetière,

tel est mon plus agréable passe-temps. Mon idéal, c'est Bismarck ; ma bête noire, le Pape.

Néanmoins, si je méprise le clocher, j'aime le bedeau ; mais je déteste l'Evêque qui ôse le protéger et faire élever son fils ; c'est dégradant. Bref, boire et manger, blasphêmer et détruire tout ce que nos pères ont aimé ; telle est mon ambition.—Vive mon Institut !

*
* *

Le Bien Public :—Je ne suis pas encore de cette force, mais ça viendra, peut-être. Pour produire une telle sonorité, il faut avoir tenu la corde de la grosse cloche. J'ai le regret de dire que j'ai été privé de cet avantage, et j'avoue mon infériorité. Tout le monde n'est pas né la cloche à la main.

Cependant, je puis me féliciter d'avoir appris mon métier en haut lieu, sous un patron muni d'un diplôme exceptionnel, bien qu'il ait dépensé son latin en pure perte à m'initier aux secrets de son art. Celui qui a dit : « Chassez le naturel par la porte, il rentrera par la fenêtre, » a dit une fameuse vérité ; de là vient que j'ai appris du premier coup le *credo* et la maxime du *Journal de Québec ;* ça me va naturellement.

On me reproche d'avoir de l'aptitude pour écouter aux portes et regarder par le trou de la serrure ; faut-il être fastidieux au point de me reprocher cette peccadille ! Est-ce ma faute, à moi, si j'ai l'œil vif et

les oreilles longues ? Pendant mon apprentissage, mon patron se montrait plus libéral, et ne m'en faisait aucun reproche. On dit aussi que j'ai un beau nom ; c'est vrai, mais c'est tout ; le reste ne vaut pas le diable.

Il y a pourtant un pieux journal qui se plaisait à me citer fréquemment ; ça me faisait rire. Il chante sur un autre ton maintenant ; j'en ris encore.

Ce n'est qu'un volte-face de plus, et ce ne sera pas le dernier.

N'importe, vive le progrès !

*
* *

Le *Franc-Parleur* :—J'en aurais long à dire ; mais outre que la *Minerve* a fort bien exprimé une grande partie de ce que je pourrais dire moi-même, je dois respecter l'engagement que j'ai pris. D'ailleurs, j'ai hâte d'entendre notre illustre Président. Je me bornerai donc à dire, avec le grand poëte de la belle France :—« *Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.* »—Vive Pie IX–Roi !

Avant de m'asseoir, je propose que l'on accorde au Président le privilège de parler aussi longuement qu'il jugera à propos. (Accordé, *nemo con.*)

*
* *

LE PRÉSIDENT.

Honorables confrères.—Je commence par vous remercier de la faveur, aussi inattendue que peu

méritée, qu'il vous a plu de me faire en me nommant votre Président. Agréez aussi mes remercîments pour le privilège exceptionnel que vous venez de m'accorder. C'est beaucoup d'honneur à la fois; vous me comblez, vraiment. Je vais tâcher de m'en rendre le moins indigne possible. Votre confiance provoque la mienne ; vous allez en juger. La modestie m'interdit de parler du grand journal auquel j'ai l'honneur d'appartenir. Pareillement, une prudente réserve me défend de vous entretenir du rôle, excessivement remarquable, que ce journal a joué depuis qu'il a si énergiquement dénoncé Sir G. Cartier comme «*traître à la patrie.*»

Cependant, la reconnaissance me fait un devoir de vous annoncer, confidentiellement, que j'ai été élevé dernièrement à la dignité de *Tabou.*

Comme vous ne l'ignorez pas sans doute, ce nom signifie sacré, inviolable.

Les missionnaires nous apprennent que c'est une coutume, parmi les peuplades de l'Océanie, de donner ce nom à certains objets désignés par le grand chef.

Quand un objet a été déclaré *Tabou*, il devient inviolable, et le grand chef seul a le droit d'y toucher.

Malheur au téméraire qui ôse violer cette loi, fût-il de la famille du grand chef lui-même !

J'ai donc été déclaré *Tabou.*

Pourquoi et comment ? demandez-vous : c'est ce qu'il ne m'est pas permis de vous révéler, au moins

pour le présent. Cependant, honorables confrères, si la modestie et une prudente réserve m'empêchent de vous parler de moi-même autant que je le désirerais, pour vous complaire, elles ne me défendent pas de parler des autres, avec d'autant plus d'aisance qu'étant devenu *Tabou*, personne ne peut me toucher impunémemt, eût-il cent fois raison ; faveur plus avantageuse qu'honorable, je l'avoue.

Vous désirez savoir, me dit le Secrétaire, ce que je pense de chacun de vous ; c'est une louable curiosité, et je m'empresse de la satisfaire dans une mesure convenable.

*
* *

J'estime le *Courrier du Canada*. Je crois qu'il est animé de bonnes intentions, et qu'ordinairement ses appréciations sont justes et profitables. Toutefois, sa rédaction laisse à désirer, et son style pourrait être plus châtié et plus correct.

Il a trébuché au sujet d'un certain bal masqué, mais, que voulez-vous, *quandoque bonus dormitat Homerus.* » D'ailleurs, il a reçu une leçon suffisante sur son erreur, et sur la persistance qu'il y a mise.

Mais, passons sur ce péché de jeunesse. Si la modestie le permettait, je l'inviterais à se former sur l'incomparable journal auquel j'ai l'honneur d'appartenir. Pour cela, il lui faudrait étudier l'art de transiger à-propos, comme aussi la science si utile du volte-face et de la dissimulation. C'est une

branche de la diplomatie indispensable à tout bon journaliste. Il y réfléchira, je l'espère.

∴

J'admire l'austère vertu du *Journal des Trois-Rivières*, mais j'estime qu'il ne convient pas de l'imiter. Son inflexible sincérité l'éloigne trop de l'esprit de conciliation qui convient aux idées modernes. Aussi, pour l'aimer un peu plus, il me faudrait le craindre un peu moins. A l'aide de mes principes réflexes, je me suis convaincu qu'il n'est pas expédient de chercher à s'élever sur de telles hauteurs. La politique moderne suit l'école du positivisme et fait peu de cas de l'école catholique qui introduit partout les principes religieux, même en politique. Il faut être de son temps, savoir se prêter aux circonstances, et cultiver la science de l'opportunité, en quoi ce journal pèche essentiellement.

Personne ne pourra me faire avouer que j'en suis un peu jaloux, ni que j'envie la faveur exceptionnelle dont il jouit partout. Vous devez comprendre que la diplomatie me fait un devoir de l'en féliciter de la meilleure grâce possible. Je le ferai peut-être, mais avec la réserve et la sage discrétion qui conviennent au savant journal auquel j'ai l'honneur d'appartenir. On dit que la rédaction du *Journal des Trois-Rivières* est bien supérieure à celle de mon journal ; je ne dis ni oui, ni non ; car il me faudrait

faire certaines réserves, et j'estime qu'il est plus prudent de m'en abstenir et de m'en tenir là.

***

Je sais apprécier la longue expérience et la sagesse de la *Minerve*, et je confesse que je suis tout ébahi de son humble aveu. Avouer que l'on s'est trompé, est une belle chose. C'est singulier, jamais cela ne m'est arrivé ! Dois-je en conclure que je ne me trompe jamais, ou faut-il admettre que la *Minerve* est plus généreuse que moi ? Eh bien ! quand j'aurai des torts, ce qui n'est guère probable, je ferai un effort pour l'imiter.

J'ai écouté avec le plus vif intérêt tout ce que la *Minerve* a dit dans sa petite revue rétrospective, et je plains le pauvre journal dont elle a si bien décrit le triste rôle. Mais, comme elle n'a pas jugé convenable de le faire connaître, je me donnerai bien de garde de chercher à pénétrer ce secret.

Chose singulière ! jusqu'à cette heure, je n'avais pas même soupçonné l'existence du ridicule parti qu'elle vient de tancer si vertement. Je la félicite de sa pénétration, comme aussi de sa discrète modération ; et je m'estime heureux de saisir cette occasion pour reconnaître que la *Minerve* a rendu et rend encore les plus éminents services à la cause nationale et religieuse.

Je sais que l'on m'a accusé d'avoir cherché à la

supplanter, ou du moins à affaiblir sa grande influence.

J'ai cru prudent de passer sous silence cette accusation. Etait-ce une calomnie, ou une médisance, ou une simple erreur? Chacun pourra en penser ce qu'il voudra, peu m'importe. J'ai pourtant dit et fait dire assez souvent que je ne me mêle pas de politique. Je me contente de défendre les principes, sans m'abaisser aux vaines disputes des divers partis.

Je prie mes honorables confrères d'en prendre note, et la *Minerve* plus spécialement. Qu'elle veuille bien croire que je fais les vœux les plus sincères pour qu'une constante prospérité couronne ses efforts patriotiques

Je serai toujours pour elle un ami aussi franc et dévoué que par le passé ; elle peut y compter.

***

Le Canadien me plait. Ses oscillations libérales ont leur bon côté ; c'est un peu mon genre. Peut-être est-il un peu trop faible en diplomatie, et un peu trop fort en feuilletons. Mais, il me parait susceptible de se former, surtout s'il peut se résigner à me lire assidûment. Je l'invite à y penser.

***

Je tolère le *Journal de Québec*, depuis qu'il s'est déclaré contre le gouvernement corrompu de Sir George.

On l'accuse d'ambition et d'inconstance, peut-être, en effet, est-il répréhensible sous ce rapport. Mais, comme il connait son monde, et qu'il a bec et ongles, je crois prudent d'inviter quelqu'autre moins discret que moi, à lui faire les remontrances convenables. Prudence donc.

*
* *

J'excuse l'inexpérience et la fougue du jeune *Bien-Public.* Je ne sais pourquoi, mais j'éprouve pour lui une tendresse de père. Après tout, il faut bien que jeunesse se passe.—Patience donc.

*
* *

Je ne puis m'empêcher de rire, sous cape, des pasquinades extravagantes de l'*Evénement.* Certaines raisons diplomatiques m'ont porté à le ménager, peut-être un peu trop : mais je sais ce qu'il désire et que l'on s'occupe de le satisfaire. Enfin, je tiens à ce qu'il ne se moque pas de ma nouvelle dignité ; car, dans le nouveau-monde comme dans l'ancien, on redoute la critique et l'on s'efforce de l'étouffer quand on ne sait pas s'en défendre.—Tolérance, donc.

*
* *

Quant au *National*, où je compte plusieurs amis dévoués, une prudente réserve me force à fermer les yeux sur ses agissements. Au reste, j'ai quelque droit à sa reconnaissance, et j'y compte.—Espérance, donc.

*
* *

Enfin, me voici arrivé à ce petit journal le *Franc-Parleur.*

(Ici le président est pris soudainement d'un violen excès de toux. On lui fait boire un verre d'eau sucré, et peu à peu il se remet.)

Pardon, honorables confrères, dit-il ; c'est, sans doute, un courant d'air qui a provoqué cet excès de toux ; mais me voilà remis, et je poursuis.

Le devoir de ma charge, et une stricte impartialité m'obligent à confesser que je n'aime point ce journal.

J'ai même travaillé, par moi-même et par mes amis, à le faire disparaître, et pour causes. Je dois avouer, cependant, que je n'ai pas osé le combattre ouvertement et à armes égales ; c'eut été contraire à la prudence et à la diplomatie, mais j'ai eu recours à................. Je m'arrête à temps ; dans ma naïve candeur, j'allais révéler mon jeu diplomatique. Peu importe les moyens employés ; il suffit que vous sachiez que je n'ai rien négligé pour vous rendre ce service ; car c'est uniquement dans l'intérêt général de la presse que j'ai travaillé, quoique sans succès, veuillez le croire. J'avoue que j'éprouve pour ce journal une antipathie insurmontable. Sa franchise impitoyable m'agace les nerfs ; parfois elle devient redoutable.

N'a-t-il pas osé.............. mais je m'arrête encore ; l'indignation ne saurait me faire sortir de ma pru-

dente réserve. Bref, c'est un rustre du moyen âge, et qui ne paraît pas se douter que le monde a marché.

On dit qu'il ne manque pas de bonnes qualités, et que souvent elles jettent un vif éclat; peut-être ; mais ne pouvant ni les éclipser ni les mépriser, j'ai pris le parti de les ignorer.

Au reste, comme ce petit journal ne traite que des questions de haute volée ; comme de plus, il n'a pas l'ambition de défaire les Ministères, et qu'il ne se vante pas de pouvoir en faire *à la douzaine*, je n'ai pas à m'en occuper, et je ne m'en occupe pas, comme vous voyez, c'est bien assez de s'en préoccuper.— Donc, je l'ignore. Veuillez en faire autant, et ne pas me causer le déplaisir de le citer, comme quelques journaux ont osé faire, quoiqu'ils n'ignorent pas mes sentiments.

En terminant, honorables confrères, souffrez que je vous donne un conseil. En vérité, je ne sais ce qui me porte à vous parler si ouvertement. J'avoue qu'une force secrète, irrésistible, me presse de le faire. C'est ainsi que jadis Balaam prophétisait malgré lui. Donc, il y a trois choses que vous devez éviter soigneusement :

1o Se faire craindre ;— on devient audacieux, injuste, obstiné.

2o Se faire haïr ;— on devient soupçonneux, craintif, rancuneux.

3o Se faire mépriser ;— on devient servile, vindicatif, ridicule.

J'ai passé par ces différents états, et je sais ce qu'il en coute.

Le premier n'a guère existé que dans mon imagination ; si peu qu'il ait duré, cependant, ce fut mon plus beau temps.

Le second m'a rudement secoué ; j'ai même failli être emporté. J'ai vu le jour où j'étais à deux doigts de ma ruine totale, et j'en serais mort, en effet, n'était un protecteur puissant qui vint fréquemment à mon secours. Ce fut assurément très généreux de sa part, car il eut beaucoup à en souffrir lui-même, et il en souffre encore. S'est-il trompé sur mon compte, ou bien éprouve-t-il une secrète sympathie pour mon genre ? c'est ce que j'ignore.

Quoiqu'il en soit, c'est lui qui me soutient, quoiqu'il sache combien je suis impopulaire. Le jour où cette protection me fera défaut, je pourrai soupirer cette lamentation :—

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs,
Je meurs ! et sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Enfin, le troisième s'est répandu sur moi graduellement, et a fini par m'envahir de toutes parts ; comme l'huile à brûler qui tombe sur un vêtement précieux et imprime une tache qu'il est impossible de jamais faire disparaître entièrement.

Je sais aujourd'hui, ce qu'il eut fallu faire pour échapper à ces dangereux écueils, contre lesquels

ma pauvre barque s'est si souvent heurtée qu'elle fait eau de toute part, et qu'elle ne peut se maintenir à flot qu'en faisant jouer ses pompes jour et nuit.

Que n'ai-je écouté les représentations de mes amis ! mais, hélas ! je n'écoutais que ma présomption et mon obstination. Puissiez-vous profiter de mon exemple, et travailler à vous faire respecter, aimer, et estimer ! c'est à quoi je n'ai jamais pu réussir, par ma faute. Croyez-moi, cela est beaucoup plus honorable et plus agréable que de se faire déclarer *Tabou*, —mais c'est assez parler de moi ; cependant je me sens pressé de..

....

III.

LE MONOLOGUE.

Le Président fait ici une longue pause ; il semble lutter intérieurement avec lui-même, et parait accablé de tristesse. Bientôt, il est absorbé par quelque pensée pénible qui le domine, et sans se douter qu'on puisse l'entendre, il murmure ces paroles, entrecoupées de profonds soupirs :

« Chose étrange, que mes erreurs politiques me frappent si vivement en ce moment ! Oui, je suis forcé de le reconnaître ; j'ai été injuste en dénonçant Sir George comme traître à son pays. Et pourquoi ? Etait-ce pour la question Manitoba-Brunswick ? je l'ai prétendu ; mais, la vérité est que ce n'était

qu'un prétexte spécieux. La *Minerve* a donné la vraie raison ; et là, encore, j'ai eu tort ; car, après tout, la question sulpicienne n'était pas une question politique. De plus, elle n'était pas aussi claire que je l'ai prétendu. N'a-t-il pas fallu dix ans pour la régler à Rome ?

Avec un peu de patience, le ministère conservateur aurait réglé la question politique d'une manière satisfaisante.

Quelle corruption effrénée ; quelle fourberie ; quelles criantes injustices commises à ce sujet par le ministère rouge-grit ! et quel triste résultat ! En quoi ma désertion du parti conservateur, et mon alliance avec les rouges-grits, ont-elles été avantageuses à notre nationalité et à la cause religieuse ? N'ai-je pas par-là, gravement compromis l'une, et affaibli l'autre ? —Je me suis donc fait duper sottement, en me laissant attirer dans le parti rouge-grit. Nai-je pas été victime de mon entêtement, en persistant dans cette fausse politique, malgré les représentations d'amis plus éclairés que moi, et assurément plus attachés aux intérêts véritables de notre nationalité ? N'ai-je pas été le jouet ridicule des rouges-grits, qui se sont servis de moi dans les élections, et qui aujourd'hui se moquent de mes représentations, et m'accablent de leurs dédains ?

N'ai-je pas fait un mal irréparable à la cause religieuse, comme à la cause nationale ? Qu'y ai-je

gagné, si ce n'est l'indignation de tous les conservateurs et le mépris des honnêtes gens ?

En effet, n'ai-je pas contribué, plus que qui que ce soit, à semer la division parmi les conservateurs en faisant une guerre aussi insensée qu'injuste au Ministère et à ses organes ?

N'ai-je pas été entraîné, dans mon aveugle passion, à favoriser ouvertement les ennemis de la cause nationale et religieuse, en m'appuyant sur eux pour réussir plus facilement à renverser Sir George, sans m'inquiéter des conséquences funestes de sa chûte ?

La *Minerve* n'a-t-elle pas dit l'exacte vérité, dans sa revue rétrospective, et dans la peinture qu'elle a faite de la triste position dans laquelle nous sommes par suite de nos divisions intestines, *quorum pars magna fui ?*

N'est-il pas vrai, qu'en tout temps, tous les amis de l'ordre et de notre nationalité, et à leur tête les évêques et le clergé de la Province, furent opposés à ma politique, dont les conséquences ont été si fâcheuses ? Eh bien ! puisque mes erreurs ont commencé par une injuste accusation, et une honteuse défection, ne dois-je pas y mettre fin par une généreuse rétractation ? l'occasion présente n'est-elle pas très-favorable pour rentrer enfin dans le bon chemin ?

Qu'est-ce donc qui peut me retenir, si ce n'est un honteux respect humain ? Cette rétractation, quoique

tardive, n'est-elle pas ma seule planche de salut ? Oui, je ferai enfin mon devoir, coûte que coûte.»

IV

LA SURPRISE.

Ici le Président agite légèrement la sonnette, pour faire cesser les conversations privées ; puis se levant avec dignité, il dit :—Honorables confrères, j'ai une rétractation à faire. Elle m'est pénible, mais elle m'est commandée par le devoir et par l'honneur. Elle sera courte, mais elle en dira assez, je l'espère. La voici :—Vive Sir George Cartier ! Vive le parti conservateur ! Vive l'union de tous les canadiens !

A cette triple acclamation, la droite répond par un « tonnerre d'applaudissements. »

La gauche fait entendre quelques grognements bientôt comprimés.

Plusieurs s'approchent du Président, et le félicitent chaleureusement.

Celui-ci, tout confus, prononce quelques paroles que je ne puis saisir, et qui provoquent de nouveaux applaudissements.

La gauche s'agite et parle avec aigreur ; l'entente cordiale parait sérieusement compromise. Le Président agite la sonnette, et se dispose à parler encore

....

V

LE RÉVEIL.

Soudain, au milieu de cette bruyante agitation, je me réveille en sursaut, et je me retrouve mollement étendu sur mon fauteuil, près du feu. Hélas, toute cette séance, si dramatique, n'était qu'un beau rêve ?

N'importe, je ne regrette pas ce long cauchemar. Mon seul regret, c'est que le Secrétaire ait appelé le Président, au lieu de désigner le journal, comme il avait fait pour les autres. Et dire, que je me suis réveillé juste au moment où j'allais prendre des informations ! C'est d'autant plus contrariant, que je crois aux rêves, au moins à certains rêves. Aussi, comme mon imagination va trotter pour aller à la découverte de ce pauvre *Tabou* ! Qui sait, après tout, s'il n'existe pas ailleurs qu'en rêve ?

VI

LA RECHERCHE.

J'en étais là de mes réflexions, quand un ami intime entra dans ma chambre.—Qu'avez-vous donc, dit-il, vous paraissez bien préoccupé ?

Je le crois bien, fis-je piteusement, on le serait à moins. Et me voilà lui racontant mon rêve, sans y rien omettre.—Qu'en pensez-vous ?

—Ce que j'en pense ? c'est assurément un rêve fort

étrange. On dirait, vraiment, que toute cette scène à été imaginée à plaisir, et que si vous avez rêvé, c'était les yeux ouverts.

—Allons, mon ami, soyez raisonnable. Je vous dis que j'ai rêvé ; que je crois à mon rêve ; et que dès demain, je vais me mettre à la recherche de *Tabou.* Voulez-vous m'aider ?

—Je le veux bien, mais convenons d'une chose ; vous chercherez de votre côté, et moi du mien ; et le premier qui croira l'avoir trouvé, en avertira l'autre. Est-ce convenu ?

—Oui, oui ; Ah ! que vous me faites plaisir !—En attendant, gardons notre secret, et usons d'une prudente réserve, comme disait ce pauvre *Tabou.* Sur ce, nous nous séparâmes.

Eh bien ! ami lecteur, croirez-vous que, depuis ce jour, j'ai visité tous les bureaux où l'on fait gémir la presse, dans plusieurs villes de notre Province, et que partout l'on s'est moqué de moi, agréablement si vous voulez, mais enfin personne n'a pris la chose au sérieux, et le tout a été tourné en badinage !

Partout je fus bien reçu ; partout l'on s'amusa beaucoup de mon rêve, et tout se passa agréablement.

Aussi, quel ne fut pas mon étonnement d'être fort mal accueilli dans le dernier bureau que je visitai ! Non seulement on me fit l s gros yeux, on ne daigna pas me faire un mot de réponse, ni même me rendre mon salut, mais on me planta là, en me tournant le

dos. Dira qui pourra quel était ce personnage ; tout ce que j'en puis dire, c'est que comme le Messager du Mans, il était

Trappu, courtaud, mais bien pris dans sa taille.

Tout de même, j'avais la puce à l'oreille en sortant de l'antre de ce cerbère; certains soupçons me traversèrent l'esprit un moment. Mais non, me dis-je, ce bonhomme là, avec son mauvais comportement, ne ressemble pas au *Tabou* de mon rêve. Il avait l'air si comme il faut ! il était si poli, si affable ! il a fait une si généreuse rétractation !—N'importe, ne décidons rien encore ; j'en causerai avec mon ami. Au fait, j'ai hâte de savoir où il en est de sa recherche, et s'il aura été plus heureux que moi. Je vais chez lui de ce pas.

Le lendemain, j'étais de retour dans mon paisible village, bien résolu de planter là maître *Tabou*. J'avais vu mon ami, la veille. Il m'a semblé qu'il ne savait pas trop s'il devait rire ou se fâcher.

—Eh bien ! lui dis-je, après lui avoir raconté mes avantures, où en êtes-vous, vous-même ?

Parbleu, je n'ai pas lieu de me vanter. Ma recherche ne fut pas longue, j'avais mon idée en vous quittant. J'allai donc tout droit présenter mes compliments au grand homme d'un grand bureau d'un grand journal de grande prétention dans une grande rue de la plus grande ville. C'est beaucoup de grandeur pour une si grande médiocrité, n'est-ce pas ?

Que voulez-vous, il y a certaines gens qui paraissent grands parce qu'ils sont montés sur des échasses.

Je fis donc mon compliment au personnage que je soupçonnais être le vrai *Tabou.* Il m'écouta sans m'interrompre et sans donner aucun signe d'intérêt ou de déplaisir ; puis, ayant allumé sa pipe, il me tourna le dos, et se mit à écrire sans plus s'occuper de moi.

J'attendis un peu. croyant qu'il notait quelque chose, dans la crainte de l'oublier ; mais, voyant qu'il ne faisait aucune attention à ma présence, je me hasardai à dire :—Eh bien, n'avez-vous donc rien à me répondre ?—Aucune réponse ; il écrivait toujours, comme si rien n'était. Je revins à la charge une fois, deux fois ; rien, pas un mot de réponse. Evidemment, c'était le mot d'ordre ; on ne devait rien répondre, ni à vous ni à moi.

Bon ! fis-je en me levant, j'en sais assez maintenant, et me voilà fixé sur le fameux rêve ; s'il y a un *Tabou* quelque part, il n'est pas à cent lieues d'ici·

Mais *Tabou* ou non, je vous apprendrai, que nous ne sommes pas ici sous le régime du grand chef de l'Océanie. Si vous avez rêvé cela, votre rêve ne vaut pas celui de mon ami ; et tenez pour certain que votre réveil ne vaudra pas non plus le sien. Patience ; vous me le paierez.— Voilà toute mon aventure ; qu'allons-nous faire maintenant ? — La chose est bien simple ; c'est de rire de tout cela. Après tout, il n'y a pas de quoi fouetter un chat, et

nous n'avons pas le droit de nous plaindre. Nous racontons un rêve ; on se moque de nous ; *par pari refertur*. Quand au grand personnage il est tout simplement ridicule, et il n'y a pas lieu de s'en occuper. L'idée qu'on ferait un *Tabou* d'un tel bonhomme !—Le parti le plus sage est de ne plus penser à mon brave *Tabou* qu'en rêve, et encore !

Pour moi, je détale dès aujourd'hui, et je m'en retourne dans mon village.

—Ma foi, mon ami, vous avez raison ; n'en parlons plus. Seulement, je fais mes réserves, dont il n'est pas nécessaire de vous parler en ce moment. Adieu donc ; mais avant de nous séparer, j'ai une faveur à vous demander.

—Elle vous est accordée d'avance, mon bon ami ; qu'est-ce ?

—Désormais, ne rêvez plus, ou du moins ne racontez plus vos rêves.

—*Tu quoque* ! Ingrat, qui avez eu la primeur d'un si beau rêve !

VII

LA MORALE.

1o Ne point s'asseoir sur un bon fauteuil, près du feu, après un repas copieux.

2o Ne point s'y endormir.

3o Ne point croire facilement aux rêves, lors même

que quelque chose d'analogue se passerait dans la vie réelle.

4° Ne point s'en préoccuper, ni en parler à tout venant, afin de ne pas s'attirer de désagréments.

5° Ne point négliger les moyens hygiéniques pour éviter les rêves fatiguants.

6° Ne point croire, ni dire, qu'il puisse y avoir, parmi nous, un état de choses du genre de ce qui vient d'être raconté, à moins d'être en mesure d'en donner des preuves évidentes.

7° Ne point se servir de cette connaissance, si ce n'est dans l'intérêt du bien général, et même alors le faire avec tous les égards possibles pour la faiblesse de ceux qui pourraient s'en offenser.

8° Ne point oublier, néanmoins, qu'il ne convient pas de ménager l'amour-propre de qui que ce soit, aux dépens de la vérité.

9° Ne point tenir la vérité captive pour plaire à qui que ce soit, surtout quand le bien de la communauté s'y trouve intéressé.

10° Ne point hésiter alors à faire son devoir, en proclamant hautement la vérité, en dépit de ceux qui ont intérêt à ce qu'elle ne vienne pas à la connaissance du public.

J. B. CAUCHEMAR.

Janvier 1875.